

DS33  
.5  
C2

A

OSÉ-MARIA DE HEREDIA

## AVANT-PROPOS

---

Les Turcs et les Mongols ont été les intermédiaires entre la civilisation des Perses et celle des Chinois. De leur propre fonds, ils n'ont rien tiré de durable; les sociétés originales qu'ils ont formées n'ont produit ni doctrine philosophique, ni œuvre artistique ou littéraire assez élaborée pour donner le type de leur génie; nées de la guerre et organisées pour la conquête, elles ne se sont pas assimilées lentement l'épargne intellectuelle des sociétés leurs voisines; elles s'en sont emparées à la hâte, comme d'un butin dont elles voulaient tirer un profit immédiat. Les idées, les institutions des conquérants turcs et mongols étaient assez fixées pour résister à un contact, même prolongé, avec celles des peuples conquis, mais n'avaient pas pris une forme assez arrêtée pour les incorporer et les fondre avec elles; de sorte que les Turcs et les Mongols adoptaient incomplètement la civilisation des peuples auxquels ils se superposaient par la conquête, et s'y adaptaient incomplètement eux-

mêmes; ils vivaient en intrus dans les sociétés qu'ils avaient soumises les armes à la main, trop barbares pour les assimiler à la leur, et pas assez pour se laisser assimiler par elles.

Les Turcs et les Mongols, qui ont fait de grandes conquêtes et organisé des États stables, s'étaient d'abord approprié, dans les deux sociétés voisines, la persane et la chinoise, les idées et les connaissances qu'ils trouvaient à leur gré, et les avaient adaptées à leur usage; de sorte qu'on vit alternativement des Turcs voisins de la Perse apporter en Chine l'éducation persane, et des Turcs voisins de la Chine apporter en Perse l'éducation chinoise. Ainsi, pendant dix siècles, du v<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup>, les Turcs et les Mongols ont déplacé violemment et mis en contact les peuples et les idées appartenant aux deux grandes et anciennes civilisations de l'Asie orientale et occidentale. Dans cet échange incessant dont ils étaient les agents, ils n'ont pas eu le temps de développer l'embryon de leurs idées et de leurs institutions primitives; prodiguant la monnaie des autres, ils n'ont pas monnayé leur propre trésor et l'ont laissé fruste et informe; c'est ce qui fait l'intérêt de leur histoire; dans aucune autre société, on ne distingue plus nettement les idées et les institutions originales des acquises; dans aucune on ne peut suivre, avec plus de lumière, l'action réciproque des unes sur les autres. L'analyse historique des sociétés turques et mongoles et des États qu'elles ont formés peut servir de repère et souvent de type simplifié pour l'étude d'autres sociétés et d'autres États contemporains beau-

coup plus complexes. De plus, toutes ces sociétés, tous ces États, en exceptant l'empire des Osmanlis, ont perdu aujourd'hui leur autonomie et, comme on dit, accompli leur évolution; l'observateur peut donc les examiner en pleine lumière depuis une forme primitive déjà nettement caractérisée et bien vivante, jusqu'à l'arrêt de la vie et à la dissolution. (x)

Jusqu'à l'époque où la science et la méthode ont primé la foi et la force brutale, les Turcs et les Mongols ont dominé l'Asie et l'Europe orientale; l'élan religieux a été pour si peu que rien dans leur éclatante fortune; au temps de leur plus grande puissance, leur empire typique, celui des Mongols, n'avait pas de religion définie; mais tout ce qu'on peut faire avec le sabre, les Turcs et les Mongols l'ont fait; ils ont incarné l'esprit militaire; leurs vertus sont celles des vrais gens de guerre, le courage, l'obéissance, la droiture, le bon sens; ils ont été d'exactes gouvernants, de fermes administrateurs; loin de mépriser l'art et la science, ils ont honoré les choses intellectuelles; ils ont essayé de se les incorporer, de se les rendre naturelles. Mais le moule de leur pensée originale était trop étroit et rudimentaire pour contenir et transformer la civilisation persane ou chinoise; enfermée de force dans ce moule, elle ne tardait pas à le briser, et à perdre l'empreinte que lui donnaient, pour un instant, la droiture et la netteté de vision qui sont naturels à l'esprit turc; ces conquérants n'ont pas pu développer, dans leur voie propre et avec leur intelligence innée, ce qu'ils avaient appris des Persans et des Chinois;

(x) Les événements actuels (l'invasion des  
en Chine, comprennent la guerre sino-japonaise;  
le Deben, en grande partie, est le résultat de l'absence  
de l'Asie, de l'anarchie en Chine, de l'absence de l'empire

ils sont restés, malgré des tentatives remarquables (notamment dans l'Inde sous les premiers Grands Mogols), rivés à ces corps morts. Les affreuses guerres de religion du xvi<sup>e</sup> siècle, entre Chiites et Sounnites, pour les Turcs de plus en plus isolés dans l'Asie centrale, la politique chinoise pour les Mongols, déjà séparés par le bouddhisme de leurs cousins musulmans, et de plus en plus assouplis par leurs lamas, achevèrent de détremper les caractères et de déformer la pensée chez ces fortes nations. « Des Mongols ! Il n'y en a plus ! disait l'empereur Kien Long ; leurs prêtres les ont domestiqués. » Et l'historien chinois qui cite son grand empereur ajoute : « Les sentiments de piété ont étouffé chez eux la passion de la tuerie ; la croyance à des récompenses futures a dompté leur fierté : c'est la victoire de Tsong Khaba (l'apôtre de la réforme bouddhiste), suivie de résultats si heureux pour la Chine et le reste du monde<sup>1</sup>. »

Quand l'esprit religieux eut étouffé l'esprit militaire chez les Turcs et les Mongols, énérvé leurs sociétés par la fainéantise du mysticisme, enfermé leur intelligence dans un bigotisme étroit, dévié leur droiture native au gré d'une intolérance farouche, leurs empires se sont désagrégés, et ils sont devenus une poussière de peuples. Leurs sociétés organisées, qui avaient eu, au moyen âge, le sens très vif de la nationalité, dans tout ce qu'il comporte d'ampleur, n'ont plus compris que le natio-

1. Cité d'après l'archimandrite Palladius : *Deux traversées de la Mongolie*, p. 12.

nalisme le plus fanatique et le plus étriqué. L'empire universel rêvé, construit par Gengiskhan, a fini par les petites tyrannies bigotes des khanats de Bokhara, de Khiva et de Khokand.

La transcription des noms de personnes et de lieux, dans un livre comme celui-ci, ne peut pas être régulière. Abou'lghazi, « *khan* » ou roi de Khiva, qui écrivait l'histoire de ses ancêtres mongols et turcs en 1663, se rendait très bien compte de cette impossibilité ; parlant de la grande chronique mongole écrite par Rachid ed-Dine en langue persane, il fait observer que ses copies sont remplies de fautes : « Ils ont fini par altérer un tiers et presque la moitié de cette histoire, dans laquelle tous les noms de montagnes, de rivières, de lieux et de personnes sont mongols ou turcs. Les personnes chargées d'écrire cette histoire, ainsi que les copistes dont les manuscrits sont parvenus jusqu'à nous, étaient tous des Persans ou des *Tadjiks* dont aucun ne savait ni le mongol ni le turc. Il y a des noms propres mongols qu'un Tadjik n'apprendrait pas en dix jours à prononcer correctement ; comment donc aurait-il pu les transcrire ? » Les orientalistes ont adopté un système de transcription officiel qui s'applique régulièrement à l'arabe, au persan et, à la rigueur, au turc osmanli ; mais l'arabe et le persan, comme le remarque très bien Abou'lghazi,

1. Abou'lghazi, p. 36.

estropient les noms turcs, tels qu'ils sont dans les dialectes originaux, à plus forte raison, les mongols, les mandchous et les chinois. J'ai donc dû renoncer à l'avantage d'estropier les noms d'une manière uniforme et régulière; j'ai cherché à les transcrire en me rapprochant autant que possible d'une prononciation *moyenne* entre les différents dialectes turcs et mongols, à peu près conforme à la prononciation actuelle et à l'orthographe pour les noms persans et arabes, et reproduisant, autant qu'ils peuvent être reproduits, les noms chinois; l'essentiel est qu'on les reconnaisse, et qu'on les retrouve dans d'autres transcriptions. De ce procédé il s'ensuit une anomalie : dans les citations, je copie la transcription des traducteurs, dans mon texte, je reste fidèle à la mienne. Le lecteur n'aura pas de peine à identifier les noms tels qu'ils sont transcrits dans les citations, et tels qu'ils le sont dans le texte; très souvent, il ne s'apercevra pas de la différence. Dans ces mêmes traductions citées, j'ai dû, parfois, modifier la phrase du traducteur, quand elle me paraissait par trop lourde et pâteuse, ou qu'elle ne serrait pas le texte d'assez près; les références que j'ai mises au bas des pages permettront au lecteur de contrôler mes modifications, qui ne portent pas sur le sens matériel du texte, mais sur la forme dans laquelle le traducteur l'a donné; toutes les fois que j'ai touché à l'interprétation matérielle, je l'ai indiqué en note, avec les raisons qui m'ont obligé à le faire. Je n'ai pas écrit un livre de philologie, mais d'histoire; mais je n'ai fait passer la philologie au second plan qu'en observant tous

les égards qu'elle mérite, et toutes les fois qu'elle avait droit à la première place, je la lui ai attribuée, n'ayant eu d'autre préoccupation que de discerner la vérité, et de l'exprimer clairement.

L. C.